

Chapitre 12 : L'histoire s'écrit

Le livre d'histoire se caractérise par des notes de bas de page, cette référence infrapaginale est nécessaire à l'argumentation, pour contrôler ce qu'il avance. Il faut que le contrôle que l'historien propose au lecteur ait effectivement lieu pour que ces notes soient valables. De plus en plus de collections de vulgarisation les enlèvent pour ne pas rebuter le lecteur : est-ce encore de l'histoire ?

Les caractères du texte historique

Un texte saturé

Il faut déterminer le plan du livre, commencer par lire la table des matières. Il présente toujours des lacunes, soit éludées soit mises en évidence par l'historien, par une modestie feinte ou non. Un historien est sans cesse insatisfait car son livre n'est jamais achevé, il ouvre trop de portes. Le livre est aussi clos par la chronologie qu'il choisit. Le sujet choisi enfin clôt évidemment le livre.

Un texte objectivé et autorisé

Le texte met entre parenthèses le *je* de l'historien (sauf dans les préfaces). Le discours de l'histoire doit être anonyme, ne pas s'indigner ou applaudir de façon apparente. De nombreuses références à d'autres historiens inscrivent le nouveau livre dans le champ de la profession et l'auteur fait un aveu de modestie, c'est un ouvrier au service de l'Histoire. Il se place dans un "hyper-texte collectif" auquel il tente d'apporter quelque chose. L'historien se place comme un savant objectif, le lecteur est vu comme un élève. D'où un double rôle de la référence : quelque chose qu'il est possible de vérifier pour le lecteur, mais aussi quelque chose qui l'écrase sous sa supériorité.

Un texte feuilleté

Il y a deux niveaux du texte historique : le discours de l'historien, son interprétation des phénomènes, et des références, citations, comprend d'autres paroles que les siennes. Il utilise les paroles des témoins à sa guise. Les citations certifient ce que dit les historiens et fait un "effet de réel", une représentation de la réalité de ce temps (Michel de Certeau). Il se place au-dessus des sources et les déchiffre, trouve un sens caché. Il parle de personnages en proposant une vision synthétique dont eux-mêmes auraient été incapables.

Les problèmes de l'écriture historique

Le pensé et le vécu

L'histoire est interprétation, concepts, donc abstraction, pensée. Mais cela doit se mêler à l'imagination de ce que c'était à l'époque. Le lecteur doit pouvoir se représenter le passé pour le comprendre, d'où une part de vécu. Les concepts ne doivent pas être des mots creux, on doit leur donner du sens. Il faut "lui fournir des représentations" (Seignobos). L'histoire est la pensée d'un vécu, d'où question épistémologique. Des détails apparemment inutiles sont utilisés pour cela.

Dire juste avec des mots

Être historien c'est aussi être écrivain. L'historien ne peut échapper à la littérature. Jacques Rancière : "Le problème n'est donc pas de savoir si l'historien doit ou non faire de la littérature mais laquelle il fait". Il faut trouver le mot juste (dénotation = son sens et connotation = ce à quoi le mot fait aussi penser --> le mot juste doit l'être dans sa dénotation et ses connotations).

Dire juste avec des mots faux

Les mots changent de sens selon les époques (ex : paysan du Moyen Âge, ouvrier du début du XXe siècle...). Ces termes sont donc anachroniques (et l'anachronisme est « le péché majeur » de l'historien selon Lucien Febvre) : comment faire alors ? Utiliser des mots anachroniques (faux) pour décrire les phénomènes ou utiliser les vrais anciens mots, que le public peinera à comprendre ? On peut utiliser les nouveaux mots à condition d'expliquer l'écart de sens. Ce problème doit être résolu au quotidien, avec des compromis plus ou moins bons. Il faut s'adapter et utiliser les ressources de la langue : écrire l'histoire est un art, un travail d'artisan et peut-être un plaisir.

En conclusion, Prost explique que « l'histoire [à la démarche rationnelle objectivée] ne doit pas se mettre au service de la mémoire [c'est-à-dire des sentiments] ; elle doit certes accepter la demande de mémoire, mais pour la transformer en histoire. Si nous voulons être les acteurs responsables de notre propre avenir, nous avons d'abord un devoir d'histoire [plutôt qu'un devoir de mémoire] ».